

Zeitschrift: Suisse magazine = Swiss magazine
Herausgeber: Suisse magazine
Band: - (2003)
Heft: 171-172

Artikel: Fêtes et coutumes hivernales
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-849716>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Fêtes et coutumes hivernales

À l'approche des fêtes de fin d'année, *Suisse Magazine* vous invite à découvrir quelques-unes des coutumes populaires suisses les plus pittoresques. Que la fête commence...

La Saint-Nicolas à Fribourg



Dès la tombée de la nuit, le 6 décembre, saint Nicolas, saint patron de la ville, monté sur un âne, conduit le cortège à travers les rues de la vieille ville pour se rendre sur la galerie du porche de la cathédrale. Du haut de cette tribune, l'élève jouant le rôle du saint prononce un discours pour la foule nombreuse réunie sur la place : une revue quelque peu satirique de l'année écoulée au Collège et à Fribourg et quelques remarques piquantes. Puis le pieux cortège regagne le Collège pour un repas de fête. Cette tradition de la célébration de la Saint-Nicolas, que l'on retrouve en d'autres endroits du canton - à Bulle par exemple - est une reprise depuis le début du XX^e siècle d'une coutume ancienne attestée à Fribourg

au XVIII^e siècle déjà : la représentation du miracle de saint Nicolas. La légende rapporte que saint Nicolas aurait ressuscité trois enfants perdus qu'un boucher avait découpés et mis au saloir.

C'est ce récit, représenté sur le porche de la cathédrale de Fribourg, qui donna au saint le rôle de protecteur des enfants, des garçons en particulier, accompagné par sainte Catherine pour les filles.

Autrefois, le 25 novembre, la fête de sainte Catherine était célébrée de façon semblable à Fribourg.

Le Klausschellen en pays glaronnais



Le 6 décembre ou à une autre date toute proche, les écoliers de la plupart des communes glaronnaises traversent leurs villages en faisant tinter de grosses et de petites cloches.

Sonnerie rythmique d'une part, vacarme sauvage de l'autre, ce bruit doit rappeler aux habitants que c'est jour

d'offrande. Celle-ci consiste le plus souvent en nourriture distribuée aux portes des maisons.

L'industrie textile, avant tout, a été introduite très tôt dans le canton de Glaris et cette coutume est justement née de cette première industrialisation. Sonner les cloches et mendier des dons étaient un privilège accordé aux enfants des ouvriers qui avaient l'occasion d'enrichir quelque peu leur maigre pitance. Aujourd'hui, les barrières sociales sont tombées et la participation est ouverte à tous les écoliers dès la quatrième année scolaire environ. Il faut observer encore que, malgré la proximité des villages, le déroulement de la coutume, la date et le moment de la journée auxquels elle a lieu, diffèrent selon les endroits ; reflet d'une évolution propre à chacun d'eux, mais désir aussi de se distinguer occasionnellement de ses voisins.

La Bochselnacht à Weinfelden

Le jeudi de la dernière semaine avant Noël, les enfants de la bourgade thurgovienne de Weinfelden organisent un cortège, lors duquel ils parcourent les rues en tenant des betteraves qu'ils ont eux-mêmes évidées et décorées, et qui sont éclairées à l'intérieur au

moyen d'une bougie.

Les participants chantent sur la place de l'Hôtel-de-Ville, puis regagnent en masse leurs écoles pour y prendre une substantielle collation composée de pain et de saucisses. Les adultes, eux, se retrouvent dans les restaurants et le Conseil communal tient ce soir-là sa séance budgétaire.

L'origine de cette coutume, aujourd'hui organisée par les instituteurs et devenue, malgré son nom (Bochseln = gronder, tapager, frapper, chahuter, plaisanter), très tranquille, reste obscure. Comme le jeudi est étymologiquement le jour de Jupiter, certains y voient un hommage à ce dieu, d'autres en revanche l'associent à une épidémie de peste au XVII^e siècle. Ce qui est certain, c'est qu'elle était déjà pratiquée au XIX^e siècle et qu'elle n'est pas propre à cette région. D'autres endroits du nord-est de la Suisse et du sud de l'Allemagne connaissent aussi de telles coutumes.

Les Nünichlinger à Ziefen (BL)

Le soir du 24 décembre, quelques douzaines d'hommes, exclusivement des célibataires et pour la plupart très jeunes, parcourent sans piper mot, abasourdis par le son cadencé des cloches qu'ils portent autour du cou, un trajet traditionnel à travers le village.

► Le plus grand, affublé d'une grande barbe blanche, marche en tête, tenant à la main une longue perche avec à l'extrémité un chiffon enduit de suie. Gare alors aux curieux qui se mettent aux fenêtres : le risque de se voir barbouillés de suie leur pend au nez !

Ces hommes, tous vêtus de longs manteaux foncés, portent en guise de chapeau des tuyaux de carton noir pouvant atteindre deux mètres de haut. Ces couvre-chefs n'ont cependant pas de signification profonde. Ils ont pris cette forme au cours des temps, à la suite de paris entre les participants.

La coutume actuelle, telle qu'on peut l'observer depuis un demi-siècle environ, est une forme fort assagie des cortèges sauvages d'autrefois, connus depuis le début du XIX^e siècle dans différents villages du canton de Bâle-Campagne.

Les Silvesterumzug à Wil

Le cortège de la Saint-Sylvestre à Wil (SG) est en relation avec la Laternenvisitation (inspection des lanternes).

Autrefois, chaque maison était obligée d'avoir un éclairage de secours prêt à fonctionner en cas de besoin et dont l'existence était contrôlée par une commission municipale. Cette inspection avait et a lieu encore aujourd'hui le soir de la Saint-Sylvestre.

De nos jours, un tel éclairage ne fait plus l'objet d'une quelconque obligation, mais les propriétaires des maisons, respectueux de la tradition, n'omettent pas ce soir-là de suspendre à leur façade une lampe à pétrole ou une lanterne éclairée d'une bougie.

Le soir, à six heures, des centaines d'enfants, escortés de tambours, traversent la ville plongée dans l'obscurité, à la lueur des lampions qu'ils ont confectionnés. Jeunes et vieux, accompagnés de la musique municipale, font halte à trois endroits et chantent des chants religieux de circonstance. Sur le chemin du retour, la ville est à nouveau éclairée. Deux chansons joyeuses sont interprétées en guise de conclusion et chaque enfant participant reçoit alors un homme de pâte (petit pain sucré en forme de bonhomme). Le soir du nouvel an, les lampions sont examinés par un jury et les meilleurs sont récompensés par des dons en nature. Ce cortège est peut-être lié au fait que les fonctionnaires étaient accompagnés de porteurs de lanternes lors de leur inspection, idée que les enfants ont reprise. Quant aux chants religieux, ils s'expliquent par l'atmosphère de méditation qui règne en ce dernier soir de l'année.

L'Achetricingle à Laupen

Cette coutume de la Saint-Sylvestre, perpétuée dans la bourgade bernoise de Laupen, remonte au début du XIX^e siècle. Autrefois, elle avait lieu le jour de la Noël, mais les autorités ont toujours essayé, en vain, de l'interdire. Finalement, le pasteur a au moins obtenu qu'elle soit reportée au soir du 31 décembre.

Rare vacarme, il est vrai, que cette coutume qui frôle même ici et là la brusquerie. Les écoliers participants se réunissent sur les hauteurs du château et de là descendent au village.

Trois sortes de personnages méritent l'attention : les Achetriclinger, qui sonnent de grosses cloches, les Bäsemanne ("hommes aux balais"), porteurs de longues perches auxquelles sont fixées des bran-

ches de genièvre, et les Blaateremannli (Blaatere = vessie et Mannli = petit homme), brandissant des vessies de porc gonflées d'air.

Sur de petites places, le cortège s'arrête et celui qui est à sa tête prend congé, en vers, de l'année écoulée et souhaite une bonne et heureuse année à la population. Entre les phrases, les Bäsemanne gesticulent et sèment la terreur parmi les spectateurs.

À la fin du cortège, les Blaateremannli et les Bäsemanne qui, entre-temps, se sont aussi "armés", rouent de coups, tout spécialement les jeunes filles, avec leurs vessies de porc, jusqu'à ce que leurs "armes" éclatent.

Le contraste entre le calme empreignant le cortège et la présentation des vœux et le tintamarre régnant lors de la deuxième partie, révèle une lente évolution de la coutume, mais probablement aussi l'intervention des adultes.

Les Silvesterkläuse à Urnäsch

La coutume des Silvesterkläuse d'Urnäsch (AR), pratiquée depuis plus de deux siècles, a évolué au cours des dernières décennies. On s'ingénie aujourd'hui à mettre l'accent sur les éléments artistiques, alors qu'autrefois on avait à faire à des personnages très simplement déguisés.

Les Kläuse portent de nos jours des costumes et des masques dont la confection exige un énorme travail.

On distingue trois groupes de personnages : les Schöne (beaux), dont il sera encore question, les Wüeschte (vilains), habillés de matériaux naturels tels que brindilles de sapin, mousses, etc. Et dissimulés derrière des masques terrifiants, les Schö-Wüeschte, enveloppés des mêmes matériaux que les Wüechte, mais se voulant d'apparence moins hideuse.

La plupart d'entre eux se déplacent en petits groupes, visitant les maisons et souhaitant la bonne année aux familles. Jodels, sons de cloches et tintements de grelots accompagnent leur périple. Ces prestations leur valent quelques dons en espèce qui leur permettent de couvrir les frais vestimentaires et de se nourrir. Les imposantes parures coiffant les Schöne sont richement décorées et nécessitent souvent plus d'une centaine d'heures de travail. Les Wüber (femmes) portent de hautes coiffures ornées de figurines, les Mannevölcher (hommes), eux, de larges couvre-chefs peints et sculptés représentant sur un fond plat des scènes de la vie rurale.

Mais en réalité, des hommes se cachent derrière tous ces costumes, car le port des cloches est très astreignant. Les Wüber portent une ceinture avec le plus souvent treize grelots,





les *Mannevölcher*, deux énormes cloches, l'une sur la poitrine et l'autre sur le dos. Cette coutume a lieu sous cette forme à la Saint-Sylvestre ainsi que le 13 janvier. Lorsque le pape Grégoire XIII a modifié le calendrier, différents cantons réformés n'ont pas voulu se soumettre à cette nouveauté papale et s'en sont tenus, jusqu'au XVIII^e siècle, au calendrier julien qui accusait une différence de treize jours par rapport au calendrier grégorien. Certains calendriers populaires ont alors mentionné côté à côté l'ancienne et la nouvelle chronologie et par conséquent deux jours de la Saint-Sylvestre, d'où la double apparition des *Kläuse*.

Le Vogel Gryff à Bâle

En fin de matinée, le 13, le 20 ou le 27 janvier, un radeau descend le Rhin avec à bord un équipage inhabituel : deux tambours, deux porteurs-drapeaux, deux canonniers tirant sans cesse des salves

et le personnage principal, le *Wilde Mann* (le sauvage) qui brandit un sapin déraciné et sautille, le regard braqué du côté du Petit-Bâle sur la rive



droite du Rhin. En aval du *Mittlere Brücke* (pont du milieu), il est accueilli par deux autres curieux individus : un lion se trémoussant sur deux pattes et un oiseau avec un grand bec.

À midi, les trois compères dansent individuellement sur le pont au son des tambours en prenant garde, bien entendu, de tourner le dos au Grand-Bâle et surtout de

ne pas effleurer son sol. *Wilder Mann*, *Leu* (lion) et *Vogel Gryff* sont les anciens "signes" des trois sociétés de voisinage du Petit-Bâle. Si elles avaient autrefois des fonctions militaires et politiques, elles ne subsistent aujourd'hui que pour entretenir l'amitié et exprimer leur esprit d'appartenance au Petit-Bâle face à la grande agglomération de la rive gauche. L'existence de ces figures symboliques est attestée depuis le XVI^e siècle. Elles se produisaient autrefois seules, mais depuis que ces sociétés ont acquis en commun un bâtiment en 1841, elles évoluent ensemble. Le jour de la représentation est fonction de la société qui assume la présidence de cette année-là.

La suite du programme consiste en un repas de fête de tous les sociétaires ; l'après-midi et le soir, les trois "signes" dansent à nouveau dans les rues du Petit-Bâle.

Ces longs tortis sont ensuite enroulés autour d'un mât d'environ huit mètres. À midi, le tout doit être achevé et le poteau avoir un diamètre de près de deux mètres.



L'après-midi, des adultes enfoncent le *Hom Strom* dans un trou creusé à cet effet dans un pré situé en face du village.

Le *Hom Strom* fait alors l'objet d'une surveillance accrue, de façon que des galopins des villages voisins ne puissent y mettre le feu avant l'heure.

Le soir, dès que l'horloge du clocher a sonné huit heures, les aînés des garçons bombardent le *Hom Strom* de boules de feu confectionnées avec des chiffons imbibés de pétrole qui, après avoir illuminé les alentours, enflamment le bonhomme de paille. Devant ce brasier, enfants et adultes entonnent le chant du *Hom Strom*, dû à la plume d'un poète local. Une demi-heure plus tard, tout est fini et chacun regagne le village.

Le peu de connaissances sur l'origine de la coutume autorise maintes suppositions. Si un rapport avec la fête catholique de la Chandeleur (2 février) est certainement secondaire, les racines pourraient bien se trouver dans le domaine cultuel païen.